

*NOTICE historique sur la vie et les voyages de RENÉ
CAILLIÉ.*

(Discours lu à la Séance publique de la Société de géographie du
10 décembre 1838.)

Au milieu des dures épreuves qui attendent les explorateurs des régions inconnues, si quelque chose peut soutenir le courage de ces hommes aventureux, et peut faire oublier la fatigue, la soif et les périls, c'est sans nul doute l'espoir d'obtenir un jour l'estime de ses compatriotes, et de laisser à sa famille un nom recommandable et honoré. Tel fut le mobile de celui à qui la Société de géographie décerne un nouvel hommage par ma faible voix, de cette dernière victime du dévouement à l'honneur national, de cet intrépide martyr de la cause des découvertes ! Il y a dix ans que René Caillié rapporta du fond du Sahara, avec la couronne de vainqueur du désert, le germe du mal qui vient de nous l'enlever ; mais sa mort est aussi glorieuse que s'il eût succombé sur le champ d'honneur, comme Park, Browne et Hornemann, comme Oudney, Clapperton et Bowdich, comme Beaufort, Laing et Davidson. Que son nom soit inscrit non loin de ces noms illustres, et que ses enfants s'en glorifient de génération en génération ! Si ses découvertes n'ont pas eu tout l'éclat qu'ont eu celles de ses prédécesseurs, en revanche il a enduré peut-être de plus longues souffrances, subi de plus rudes fatigues ; le premier, il a tracé à l'Europe un chemin jusqu'à la ville mystérieuse, il a dissipé une grande erreur. Il a montré une résolution, une persévérance, une fermeté, une

intelligence que nul autre n'a dépassées ! Honneur à René Caillié pour avoir acquis à sa patrie une part aux découvertes dans l'Afrique centrale, pour l'avoir fait entrer en partage avec de nobles rivaux ; qui, depuis plus de trente ans, semblaient exercer un privilège sur l'exploration de ce continent ! Il a payé cher cet avantage, il l'a payé de sueurs et de sang ; il a pour ainsi dire dépensé sa vie à chaque moment, pendant cinq cents jours de voyage, précédés de trois cents jours d'épreuves. Sa constance et son adresse ont triomphé de tous les obstacles ; il a réussi, il a jeté sur le nom français une gloire qui lui manquait encore : honneur à René Caillié !

En couronnant le voyage à Temboctou, la Société de géographie s'était assurée de son authenticité. La simplicité des événements, la candeur du récit, l'absence du merveilleux, laissaient peu de place au doute. Avoir fait le premier une trouée si profonde en Afrique ; pouvoir exploiter pendant sa vie entière un succès romanesque, et renoncer à poser comme un héros d'aventures ; se condamner volontairement au rôle le plus simple et le plus modeste, c'était là une preuve de plus de sa sincérité ; l'exemple qui a suivi de près ne l'a que trop confirmée.

Vainement l'esprit de rivalité, justifié, je l'avoue, par de nombreux succès dans l'Afrique intérieure, à essayé un moment de révoquer en doute cette authenticité ; vainement est-il revenu plus tard à la charge, en soutenant que le voyageur n'avait pu voir, telle nuit, à telle heure, les constellations que mentionne son journal, et niant en conséquence la réalité du voyage ; tous ces ingénieux efforts d'un amour-propre mal placé ont disparu devant la simple vérité. Le major

Laing lui-même aurait reparu en Angleterre, échappé par miracle aux assassins, qu'il aurait été le premier à venger notre compatriote de ces injustes attaques. Grâce au ciel, la Grande-Bretagne compte de nobles esprits, toujours prêts à rendre hommage à ce qui est vrai et beau, de quelque part qu'il vienne, fût-ce de la rive opposée, et ce n'est que la juste réciprocité de ce qu'on voit en France tous les jours. Le major Laing, venant du nord-est, a été le premier à entrer dans Temboctou, l'on n'en saurait douter ; un an après, René Caillié y pénétrait venant de la région du sud. Ces hommes, qui s'ignoraient mutuellement, auraient pu se rencontrer plus tard. Le sort a été fatal à Laing, il a favorisé Caillié. Celui-ci a pu séjourner et revenir en Europe, non sans mille maux ; mais enfin revenir, et rapporter à sa patrie le souvenir de ce qu'il avait vu, le fruit des dangers bravés et celui de ses longues fatigues !

On me pardonnera ces réflexions, placées à la tête de la vie simple et modeste que j'ai à raconter.

René Caillié est né, le 19 novembre 1793, d'une famille pauvre, dans un hameau des Deux-Sèvres appelé Mauzé, sur le Mignon, à quatre lieues de Niort. Son père, François Caillié, était boulanger de profession ; sa mère s'appelait Anne Lépine. Très jeune, il les perdit l'un et l'autre. Son tuteur le fit entrer à l'école du lieu ; mais la curiosité de l'enfant et son caractère ardent le poussaient au-delà de l'instruction villageoise. Il était sérieux et grave habituellement ; il se distinguait surtout par un violent amour pour la lecture, et dévorait le peu de livres laissés dans ses mains. A douze ans son oncle jugea prudent d'arrêter cet essor ; il le mit en apprentissage. Un état sédentaire convenait peu au jeune René, transporté d'enthousiasme à

la lecture des relations de voyages. Dès que son maître s'absentait, il suspendait son travail, et allait en secret se nourrir des livres de cette espèce ou étudier de mauvaises cartes d'Afrique. On le surnommait l'idéologue, à cause de son attitude méditative. La soif des voyages s'empare de lui ; sans aucun penchant pour les jeux de son âge, il ne rêve plus qu'aventures et que découvertes. Bientôt son goût pour la vie errante alarme sa famille : on lui résiste. Enfin, à force d'importunités, il arrache à son tuteur la permission d'aller aux colonies françaises : René avait alors quinze ou seize ans.

On le voit, ces commencements étaient bien obscurs ; lui, après son succès, aimait à s'en souvenir, et les racontait tout le premier. « D'autres, disait-il, rougiraient de cette origine ; moi, je m'en fais gloire. Je suis de sève plébéienne, mais le fils de mes œuvres, » suppose que je sois quelque chose. »

Caillié part donc pour Rochefort à seize ans, passionné, plus que préparé pour la carrière des voyages. La gabarre *la Loire* faisait voile avec *la Méduse* pour le Sénégal ; il s'y embarque avec 60 francs dans sa poche pour toute fortune. Sa condition à bord était des plus humbles. *La Loire*, qui devait marcher de conserve avec *la Méduse*, s'en écarte par bonheur, et pendant que celle-ci périssait sous une horrible catastrophe, la gabarre jette tranquillement l'ancre dans la rade de Saint-Louis. Une nouvelle expédition anglaise partait en ce moment même pour l'intérieur ; elle se rendait au Fouta-Toro : il lui fallait franchir de hautes montagnes, de nombreuses rivières. Le major Peddie, son chef, en arrivant à Kakondy sur le Rio Nunez, meurt ; le capitaine Campbell, son successeur, poursuivi par l'almamy de Timbo, revient sur ses pas et meurt, au

même lieu que Peddie. Mais l'Angleterre ne se décourage pas facilement. Le major Gray prend le commandement d'une nouvelle expédition ; elle remonte la Gambie jusqu'au Oulli, puis gagne le Bondou. Le roi la rançonne, et réduit le major aux dernières extrémités. C'est alors que le jeune Caillié songe à offrir ses services à ce dernier ; il part pour la Gambie. Après des fatigues inouïes, il atteint Dakar et passe à Gorée ; là un officier français le fait changer de résolution, et le détermine à passer à la Guadeloupe. De là Caillié revient en France ; mais presque aussitôt il repart pour Saint-Louis avec une pacotille : l'Afrique le préoccupait.

Il trouve à Saint-Louis Adrien Partarrieu, homme de couleur, personne intelligente et instruite, qui est connue de la Société pour ses déterminations géographiques. M. Partarrieu venait chercher des hommes et des marchandises pour renforcer la caravane du major Gray. Il emmène Caillié sans condition. Le 5 février 1819, celui-ci partit de Cayor pour rejoindre l'expédition. Il fallait traverser un désert brûlant ; l'eau manqua, on faisait des marches de douze à quinze heures par jour. Il suivait à pied, haletant, exténué de fatigue et de soif ; des insectes dévorants le couvraient de leurs piqûres ; il tombait d'épuisement à chaque pas : voilà son début dans la carrière des privations et des fatigues, et c'est le même homme qui, après avoir enduré toutes ces misères dans des marches de huit jours, osa affronter plus tard, sans hésitation, des marches de soixante à quatre-vingts jours dans les déserts du Sahara. Quelle force il y avait dans une telle résolution d'âme, et quelle volonté inébranlable !

Arrivé dans le Bondou, le major Gray, victime d'une

confiance trop crédule, est obligé de recourir à des mesures fausses et imprudentes. Le roi profite de son imprévoyance. Qu'on se représente cent trente individus, réduits tous aux abois, sans eau, sans refuge, en présence de toute une armée ennemie. Ils capitulent, et partent pour le Fouta-Toro, serrés de près par des légions de cavaliers; l'eau se vendait jusqu'à 10 francs une seule bouteille. Il serait trop long de raconter le désastre qui mit fin à l'expédition, à la suite de la discorde née entre les chefs; on trouvera ce récit dans la relation du major Gray, et dans l'introduction du voyage à Tombouctou. Tant de fatigues amenèrent pour notre voyageur une maladie grave. Il descendit à Saint-Louis (1). Plus tard il s'embarqua pour la France et arriva à Lorient (2).

En 1824, il repart une troisième fois pour le Sénégal avec une nouvelle pacotille. Sa persévérance obstinée était justifiée par la présence en Afrique de M. le baron Roger, dont *la philanthropie et l'esprit éclairé promettaient un protecteur à toutes les entreprises grandes et utiles*; ce sont ses expressions. Caillié ne se trompait pas; ce digne chef de la colonie faisait alors ses preuves par le soin qu'il mettait à répandre les cultures, à créer le jardin de Richard-Toll, à développer l'instruction parmi les indigènes, à rassembler et à nous envoyer des informations sur la géographie de l'intérieur. Il lui donne bientôt les moyens d'aller chez les Maures, pour étudier l'arabe et les pratiques mahométanes. Avant de se transporter au sein de la puissante tribu des Braknas, Caillié avait d'abord songé, mais en vain, à se rendre chez les Darmankous. Cette nouvelle situation mérité de nous arrêter un instant.

Le voyageur part avec trois habitants de Mpâl, son bagage sur sa tête, habillé en Maure, et disant qu'il

allait se convertir à l'islamisme : il le répétait partout sur la route, et déjà on commençait à le prendre pour un vrai croyant. Dès avant son arrivée sur la rive droite du Sénégal, les agents du roi des Braknas étaient à Podor ; ils venaient de recevoir les coutumes à Saint-Louis. Caillié traverse le fleuve avec eux et entre dans les terres de Hamet-Dou ou *Ahmedo*. Il raconte une histoire préparée d'avance au chef des marabouts et au roi, et il en est bien accueilli : son récit ne manquait pas d'une sorte de vraisemblance. « Le Coran qu'il avait, » disait-il, lu en français dans son pays, l'avait pénétré » d'admiration. Après avoir tout vendu, il était venu » au Sénégal pour y embrasser la foi ; la haute répu- » tation des Braknas l'avait déterminé à se fixer parmi » eux..... » Il suit le roi dans ses courses et ses campements ; il est forcé de devenir médecin, et ramasse des graines sous le prétexte de fournir des remèdes aux malades et au roi lui-même ; mais parfois il est surpris écrivant des notes ; on le dessert près d'Hamet-Dou ; plusieurs le dénoncent et le poursuivent par mille mauvais traitements. Il souffrait horriblement de la nourriture, qui se réduisait à du lait. Le sanglé (bouillie de mil) était du luxe pour lui. Cependant il continue de s'introduire chez les marabouts, fréquente leurs écoles errantes ; il observe avec soin les costumes, les mœurs, les usages, le caractère, les métiers, le commerce, enfin les productions du sol ; toutes choses que plus tard il décrira avec des détails curieux, en distinguant les castes, énumérant les tribus et marquant les distances des lieux. Pour conquérir la confiance des marabouts il vient à l'escale de Podor et retourne ; il y revient plusieurs fois, et toujours il retourne fidèlement au camp maure. Il pratique le jeûne rigoureux du mois de ra-

madan, qui ne permet pas même d'avaler une goutte d'eau pour calmer les ardeurs d'une soif brûlante. La fièvre le saisit bientôt; mais il guérit par degrés, et il s'accoutume à cette vie du désert, dont jamais un Européen, qui ne l'a pas soufferte, ne peut se faire une juste idée.

Qu'est-il besoin de prolonger le récit de ce dur noviciat? Il suffit de dire que ces dix mois de rudes privations, de patience stoïque, ont été la première cause de sa réussite. Tout, dans son séjour chez les Braknas, la protection du roi, les leçons des marabouts, l'apprentissage de la vie animale, l'étude des mœurs et des préjugés, la maladie, la soif et la faim; tout, jusqu'aux outrages, aux humiliations qu'il a reçus, a contribué au succès du grand voyage.

Le 16 mai, Caillié était de retour à Saint-Louis; il trouva le gouverneur parti pour la France, en congé. Son successeur ne pouvait porter le même intérêt, ni à la personne, ni aux projets de notre voyageur; d'ailleurs, il faut le dire, il lui était impossible de disposer des fonds de la colonie pour l'exécution de ce projet, lequel consistait à acheter un troupeau et des esclaves, à pénétrer jusqu'à Adrar; puis, sous prétexte d'un pèlerinage à la Mecque, se porter sur Walet et sur Temboctou. Caillié, obligé de se séparer de ses compagnons maures, et de se cacher dans la ville, persista cependant à porter le costume africain, refusa plusieurs offres; et finit par accepter de M. le baron Roger, au mois d'août 1825, un poste à Richard-Toll en qualité d'employé aux cultures du Sénégal, chargé de surveiller la culture de l'indigo (3). Tantôt il s'occupait de chasser et d'empailler des oiseaux, tantôt il herborisait, et puis il lisait Mungo-Park avec avidité.

Ici se présente une circonstance grave dans l'histoire de l'entreprise. Depuis long-temps, et dès l'origine de la *Société* de géographie, l'on s'était occupé ici de la découverte si souvent tentée de Temboctou. Cette ville avait-elle l'importance que lui donnaient les géographes et les rapports vagues des voyageurs? Était-ce bien le centre du commerce? Avait-elle en effet cent mille habitants ou plus? Était-elle sur le grand fleuve central? Quel était ce fleuve, d'où venait-il et où se perdait-il? Fallait-il accepter les descriptions de Léon l'Africain, de Ben Batouta, l'Edrisi, et d'autres auteurs, ou les récits suspects d'un matelot américain tel qu'Adams, ou les rapports faits à Mungo-Park, ou bien s'en tenir aux vagues renseignements de l'excursion de Paul Imbert en 1670?..... Autant d'énigmes et de problèmes à résoudre! Pour trancher la difficulté, une souscription fut ouverte à Paris en 1824. On présenta un programme à la Société; on en fit l'objet d'un prix extraordinaire, qui, joint à la souscription, présentait une somme assez importante, non pas sans doute pour payer les fatigues et les périls, ni capable d'entrer en balance avec la vie d'un homme, mais qui pouvait, au retour, le dédommager, jusqu'à un certain point, de ses sacrifices pécuniaires, ou, si le voyageur succombait, indemniser sa famille. Ce programme tomba entre les mains de Caillié (4).

Le retour du baron Roger à Saint-Louis l'y fit revenir lui-même; il l'entretint de son voyage chez les Braknas, et lui demanda les moyens de pénétrer dans l'intérieur; mais la difficulté était toujours la même. Il ne restait plus à Caillié aucun moyen de succès à Saint-Louis. Il se décida à retourner à cette île de Gorée qu'il avait déjà vue en 1818; de là il passa à Albreda, puis à Sierra Leone,

où commandait le général Turner, bientôt remplacé par sir Nill Campbell. Là, son titre d'employé aux cultures du Sénégal lui servit à obtenir une position ; le gouvernement anglais lui donna un traitement de 3,600 fr. pour diriger une indigoterie ; mais l'établissement resta en projet. Pendant ce temps, et tout en faisant des économies pour se procurer des ressources, il se prépare à une nouvelle mission qu'il se donne à lui-même. Il veut pénétrer dans l'intérieur, non plus par le nord ni par le centre, mais par le haut du Dhioliba ; il lui faudra franchir les montagnes au sud du Fouta Dhiolon, s'exposer aussi au danger d'être découvert et arrêté par l'almamy de Timbo, si hostile aux Européens ; mais il tournera cet obstacle, en se joignant comme un pauvre fakir à quelque caravane partant du Rio-Nuñez.

Ici j'emprunterai à M. le baron Roger des réflexions pleines de justesse sur la condition de succès dans toute entreprise de découvertes en Afrique centrale ; cette condition, qui lui a été révélée par l'étude des mœurs du pays ; comme par l'expérience du passé, c'est la pauvreté. Le plus grand obstacle est dans la prétention d'imposer aux natifs par l'apparence du luxe et de la richesse. « Il ne faut pas, dit-il, tenter follement les indigènes ; tant qu'ils verront à prendre, ils vexeront pour rançonner, ils tueront pour piller. » Un marabout de l'intérieur lui disait : « Indépendamment de l'avidité naturelle aux chefs africains, chacun d'eux sait que s'il laisse passer par son pays des armes, des valeurs, des moyens de puissance, ses voisins, un peu plus près, un peu plus loin, s'empareront de ce qu'il aura laissé échapper, et qu'avec ces ressources, ils pourront lui faire une guerre plus redoutable. Chaque chef pillé

» donc les voyageurs, soit pour en tirer du profit, soit
 » pour éviter d'enrichir ses ennemis. » C'est là une conséquence de l'état du pays. Caillié a bien prouvé par son exemple que le moyen de pénétrer au cœur de l'Afrique, du moins par la voie l'occident, est de paraître-pauvre et misérable.

Il est remarquable que dans le même temps où Caillié méditait cette grande trouée, un Français et un Anglais, tous deux dignes d'un meilleur sort, l'un par le haut Sénégal, le capitaine Beaufort; l'autre par Tripoli, le major Laing, se préparaient à attaquer le même problème. Il ne l'est pas moins que le gouvernement de Saint-Louis et le gouvernement de Sierra - Leone refusaient, par le même motif, de le seconder dans une entreprise qui pouvait empêcher l'un des deux autres d'entrer le premier à Temboctou. La fortune a décidé contre tous; elle n'a protégé que le seul Caillié. Mais, ici, le hasard a-t-il agi uniquement, et n'a-t-il pas été secondé par la prudence? Caillié n'a-t-il pas eu le mérite d'observer et de réfléchir, et de s'élançer ensuite dans la carrière avec l'assurance d'un homme qui, d'avance, a combiné les données et les faits?

Il est heureux, disons-le, que le gouvernement de Sierra-Léone lui ait refusé les 6,000 francs qu'il demandait pour le grand voyage; l'honneur en aurait été ravi à la France.

Caillié bénit le ciel de pouvoir reprendre sa liberté: « Mort ou vif, s'écriait-il, j'aurai le prix de la Société (5), ou ma sœur le recevra. » Il avait amassé 2,000 fr. à Free-Town, il possédait un *trésor*. Il achète des marchandises, telles que de l'ambre, du corail, des mouchoirs, des couteaux et des ciseaux, des verroteries, de la poudre, du tabac, des clous de girofle, du papier, des miroirs, des objets qui pour l'Européen

sont de misérables bagatelles, et pour l'Africain des merveilles, enfin un parapluie et trois pièces de guinée. Il se lie avec des Saracolays et des Mandingues, qui se rendaient à Temboctou, et il commence un rôle nouveau. Au lieu du récit fait aux Braknas il raconte à ces Mandingues, que, « né en Égypte, il avait été » emmené par des Français de l'expédition, et, plus tard, » conduit par son maître au Sénégal, où il était devenu » libre; que, maintenant, il voulait retourner en Égypte » pour y retrouver sa famille et sa religion. »

Ce thème, il faut en convenir, était conforme à la vraisemblance en tout point, hors un; la couleur et le langage du narrateur y concordaient aussi, mais certain trait de sa physionomie était peu en harmonie avec la race arabe. A force de réciter sur son chapelet les prières du Coran et de se livrer aux exercices d'un bon musulman, sous le nom d'Abd-Allah, il finit par les persuader; toutefois, après deux exemples de trahison, il renonce à partir avec ses nouveaux amis, et le 22 mars 1827 il prend la résolution de s'embarquer tout seul pour Kakondy sur le Rio-Nuñez, à 50 lieues nord de Free-Town, habillé cette fois en Arabe, et avec toutes ses marchandises; il y avait joint des médicaments, des purgatifs, tels que le jalap, la crème de tartre, du calomel, du sulfate de quinine, du nitrate d'argent, plus environ 300 francs, partie en or, partie en argent.

A Kakondy, la fortune continue de le favoriser; des négociants français et anglais l'accueillent avec bonté; on le présente à un prince des Landamas qui par hasard s'y trouvait alors. Des Mandingues acceptent son récit et le propagent. Enfin une caravane du Kan-Kan, chargée d'or, entre à Kakondy; et communique avec les arrivants. En attendant qu'elle reparte, il s'é-

tablit à Rabbouhga ; il étudie les usages des Landamas, des Nalous, des Bagos, tous idolâtres, comme il avait fait des Braknas, musulmans zélés ; usages qui sont on ne peut plus curieux. Nommons ici avec reconnaissance un Français établi à Kakondy, M. Castagnet, qui lui prodigua les soins, les conseils, les informations. Il est ainsi un des artisans du succès de Caillié ; il ne se borna pas à faire venir des hommes considérés parmi les Mandingues pour l'instruire et l'éclairer ; il leur donnait de riches présents. En vain ceux-ci détournaient Caillié en lui représentant l'extrême difficulté des chemins, tout en admirant, après un si long temps, son ardent désir de revoir l'Égypte sa patrie. Quant à lui, rien ne pouvait l'ébranler.

La petite caravane se met en marche le 19 avril ; elle était composée de douze personnes. Caillié prend congé de ses amis les négociants, et en même temps des deux tombeaux qu'il voyait tous les jours ; c'étaient ceux de Peddie et de Campbell, ses précurseurs, victimes que peut-être il allait rejoindre.

En se dirigeant par le pays de Kan-Kan, il traverse ou rencontre les rivières principales qui, de tous les côtés, descendent du haut plateau de Timbo. Ainsi cette route très longue qu'il allait prendre avait l'avantage de pouvoir nous éclairer, un jour sur un des secrets de la géographie de l'Afrique.

Avant de suivre plus loin notre voyageur, allons au-devant d'une question que fera tout géographe : De quels instruments Caillié était-il pourvu ? Il ne possédait aucun instrument d'astronomie ; il avait seulement deux boussoles ; celles-ci lui ont servi constamment à reconnaître les directions : la nuit, il s'orientait par les étoiles. Quant aux intervalles, il avait d'avance évalué sa marche, par heure, au moyen

d'expériences répétées faites à Sierra-Léone (6). Son heure de marche moyenne répondait à environ 2 milles géographiques (ou 3 milles anglais); les distances, les directions étaient notées avec soin. Avec si peu d'instruments, on ne peut faire sans doute qu'un journal de route bien imparfait; j'en conviens sans peine; mais qui pourrait se flatter de porter impunément, de ce côté de l'Afrique, un cercle ou un sextant au milieu des Foulahs, des Mandingues, des Touariks, des Berabichés? Non seulement l'instrument resterait enfermé dans son enveloppe et toujours inutile, mais il compromettrait la vie du voyageur à tout instant s'il voulait en user. Pour écrire ses notes, Caillié était chaque fois obligé d'entrer dans un bois, ou de se cacher derrière un buisson, un arbre, un rocher, une pierre; le soupçon seul l'eût perdu. Aurait-il pu montrer le moindre instrument sans tenter la cupidité des barbares; sans être signalé comme chrétien?

Notre voyageur, au surplus, a eu le soin de mesurer la longueur de l'ombre méridienne toutes les fois qu'il en a eu la possibilité. C'est ainsi que nous avons obtenu une latitude approchée pour la position de Temboctou et celle de Tlmé. (Voy. *Remarques et Recherches*, etc., pagés 82 et suiv.)

Il serait superflu de montrer Caillié franchissant péniblement les montagnes et les torrents de Fouta Dhialon, traversant le Bâfing, non loin de sa source; faisant le médecin malgré lui chez les Mandingues, et se trompant beaucoup, quelquefois, sur les doses de jalap; observant toujours les mœurs, le caractère, les habitudes et les jeux des peuplades. Chacun, dans sa relation, a pu lire ou pourra lire, avec fruit comme avec plaisir, toutes ces peintures naïves, sans prétention, riches de faits et d'observa-

lions pleines de tact. Quand il atteint, puis traverse le grand fleuve appelé Dhioliba (7), il ne néglige rien de ce qui peut faire connaître les régions où il coule, ni les productions remarquables telles que l'arbre à beurre; ni les localités importantes comme *Bouré*, ses mines d'or et leur exploitation; ni les usages singuliers par les rapprochements à faire, tels que l'épreuve du feu; ni les maladies régnantes, ni les positions où il serait possible d'avoir des comptoirs ou des résidences, ni les lieux qui font un grand commerce avec l'intérieur, ni l'état de l'agriculture, de l'industrie et de la civilisation. Il nous apprend que les marchés du centre sont approvisionnés de marchandises de l'Europe; il y voit avec surprise des toiles, des indiennes, des quincailleries, de la poudre et des fusils.

Dans la ville de Kan-Kan, sa position devient des plus critiques. Dénoncé comme chrétien, comme voulant tromper les habitants et porter aux blancs la connaissance des mines, comment pourra-t-il seul, sans appui, sans secours, résister à ces attaques? C'est encore le médecin qui sauvera le voyageur. Heureusement, les maladies abondent, les malades affluent; tout le monde a la fièvre ou veut être purgé. Il n'en est pas moins pillé dans sa case, et perd une partie de ses effets sans pouvoir les recouvrer. Tous ces détails et mille autres sont décrits dans la relation avec un certain charme de simplicité que la vérité seule possède, et que le mensonge ne saurait emprunter.

Enfin, après des marches fatigantes qu'une plaie au pied rendait encore plus pénible; après avoir traversé de nombreux villages de Bambaras, il arrive à Timé, lieu élevé, terme du voyage dans le S.-E. Non loin de là, sont des montagnes d'une grande hauteur et la chaîne dite de Kong (ou Kongké) (8). C'est ici

que l'attendait une épreuve terrible. La fièvre s'empare de lui; il est forcé de laisser partir la caravane qui l'aurait conduit à Jenné. Une pluie froide tombait le jour et la nuit, et pénétrait dans sa case. Il est couché sur la terre humide; sa plaie augmente et fait des progrès effrayants; mais il est tendrement soigné par une bonne vieille négresse. Après quatre-vingt-dix-huit jours passés à Timé, il se croit presque guéri; et, comme il se préparait au départ, il découvre, hélas! qu'il est atteint du scorbut! Bientôt son palais est dépouillé, les dents sortent de leurs alvéoles; ses mâchoires sont en proie à de violentes douleurs; une partie des os du palais s'en détachent. Il appelle la mort à son secours: ces horribles souffrances durent encore six semaines entières.

Il devait y survivre: la force de son caractère se joignant à celle de sa constitution, il reprend courage et songe au départ, quoique encore malade. Il préfère mourir en route, sur le chemin de Temboctou, à un voyage rétrogradé qui aurait été quatre fois plus court. Le 15 décembre enfin, il entre en convalescence, et le 9 janvier 1828, il quitte Timé pour se rendre à Jenné, avec le frère de son hôte et douze Mandingues: On traverse un pays tout différent; le 10 mars on atteint la rive droite du Dhioliba, vis-à-vis de Jenné, et l'on entre à Galia.

Jenné est une ville riche, commerçante, non sur le fleuve, mais sur un marigot, et à 10 milles de distance, animée par une foule de voyageurs et de marchands; son étendue est médiocre, ce qui la fait paraître plus peuplée qu'elle ne l'est. Après un séjour de treize jours, il s'embarque pour Temboctou sur une pirogue, et paie 500 cautis pour son passage. Il faut dire qu'il s'était acquis toute la bienveillance du chérif de Jenné, en lui faisant cadeau

de son parapluie de Free-Town, don bien léger en apparence, mais qui lui valait une recommandation puissante et un bon accueil à Temboctou.

Privés du journal de Mungo-Park, qui avait navigué dans la même direction, nous sommes heureux de posséder celui de René Caillié; nous y trouvons des détails curieux sur cette partie du cours du grand fleuve, aussi peu connue que tout le reste des parties centrales de l'Afrique.

Devant Jenné, le fleuve coule majestueusement dans un lit qui a trois fois la largeur de la Seine au Pont-Neuf; le portrait qu'il en fait explique l'enthousiasme que Park fit éclater à sa vue. Caillié découvre à Isaca un grand bras venant de Ségo; il y a donc là une île immense; plus loin il trouve un grand lac d'eau douce, appelé lac Debo, une sorte de mer intérieure à perte de vue; avec des îlots auxquels, comme Français, il impose des noms français, comme s'il eût trouvé des îles nouvelles dans quelque mer inconnue. Une de ces îles pourrait être armée et commander la navigation. Omettons les souffrances qu'il endure à bord de son embarcation.

Le 19 avril, il arrive non loin de Cabra, là où le fleuve se divise en deux branches. La plus boréale n'a pas encore d'issue connue, et sera long-temps un sujet de recherches fait pour préoccuper les géographes. Cabra n'est autre chose que le port de Temboctou, sur une dérivation du fleuve, à moitié chemin de la ville. Le 20 avril 1828; au coucher du soleil, notre compatriote entra enfin dans la ville tant cherchée!

Quel étonnement succède à sa joie, à son enthousiasme? Tous les périls sont surmontés; mais, parvenu au but, il le cherche encore! Où est cette ville si grande, si commerçante, si riche et si peuplée? Des maison-

de terre ou de brique au milieu d'un désert, des sables mouvants, le fleuve éloigné de 8 milles! Cependant il voit des maisons de briques assez grandes; des mosquées avec des minarets; dans les magasins, des marchandises d'Europe; des négociants richement montés, des armes à feu de fabrication française. Chose remarquable! le riche marchand à qui il était recommandé par le chérif de Jenné le loge dans une maison en vue et toute voisine de celle que le major Laing avait quittée depuis dix-neuf mois.

Le sel est le plus fort article de commerce de Tombouctou : on sait que du temps d'Hérodote cette denrée était déjà l'objet d'un grand trafic en Libye. Ce qui est nécessaire à la vie se tire de Jenné. Pour connaître les constructions de la ville, les arts, les métiers, la population, les usages et le reste, nous renvoyons au second volume du voyage où Caillié a réuni ce qui peut intéresser le lecteur curieux. On y lit surtout avec une vive sympathie les détails qu'il raconte sur l'infortune du major Laing et sa catastrophe, et l'on ne peut se défendre d'une réflexion douloureuse. Cette résolution qu'il avait prise de porter partout le costume d'officier anglais, cette témérité d'écrire toute la ville en présence des habitants (ce sont les expressions des Maures), si elles prouvent son admirable courage, pouvaient-elles avoir une heureuse issue ?

Après avoir mis à profit tous les instants, Caillié songea au retour. Reviendrait-il par Sego et le Sénégal? se rendrait-il à Tripoli? ou bien se dirigerait-il sur Tafilet et le Maroc? Des réflexions judicieuses lui firent préférer le dernier parti : en toute circonstance, on le voit déployer une intelligence parfaite de sa situation, et s'arrêter aux plus sûrs moyens de réussite. Il se décide donc à partir par la route du nord, et se joint à

une troupe allant à El-Araoân. Le 4 mai, la caravane se met en route.

Notre voyageur venait de fouler le sol où Laing avait péri, lâchement massacré. En présence de ce triste lieu, Caillié regrettait qu'on ne pût y placer une pierre de souvenir : aujourd'hui, c'est pour lui-même que nous sommes réduits à réclamer une pierre tumulaire, pour la placer aussi près du lieu où il a succombé.

Ici commence une nouvelle série de fatigues inexprimables : les puits sont rares ; ceux qu'on trouve contiennent de l'eau presque impotable, et il faut encore les déblayer ; la chaleur est suffocante ; on est forcé de ne marcher guère que de nuit. Des vagues de sable semblent courir sur cet océan ; un vent d'est brûlant les emporte avec violence. On entend les esclaves noirs, pieds nus sur le sable, pousser des cris arrachés par la douleur ; les Maures eux-mêmes sont accablés : chacun s'efforce, en ouvrant la bouche pour respirer, d'empêcher les flots de sable d'y pénétrer en même temps. L'eau manque avant d'arriver à El-Araouân ; dans la ville même, la souffrance est extrême ; une eau chaude et saumâtre ajoutée à l'ardeur de la soif au lieu de la tempérer. Après Araouân, on trouve encore un lieu habité ; MOURAT, et c'est le dernier.

Toutes ces tortures n'étaient rien en quelque sorte ; à peine avait-on mis le pied à la porte du Sahara, il fallait encore naviguer deux mois dans la mer du sable.

Le 19 mai, la caravane de Tafilet se met en mouvement ; elle compte 1400 chameaux richement chargés, et 400 voyageurs. On entre enfin dans le grand désert. A son aspect, tout s'étonne ; tout semble frappé de stupeur ; les chameaux eux-mêmes font entendre de sourds mugissements. Caillié, quoiqu'aguerri à la fatigue et aux

privations, ne lutte plus qu'à peine contre le tourment de la soif. Il reste comme expirant sur le sable, sa bouche est en feu, la langue est collée au palais. Les esclaves se désaltèrent avec l'eau qui vient de servir à panser les plaies des chameaux mourants. Son chapelet à la main, Caillié allait, de tente en tente, mendier quelques gouttes d'eau. C'est dans son livre qu'il faut lire la peinture de toutes ces scènes de dégoût et d'horreur, et des trombes qui bouleversent la caravane, au milieu des cris plaintifs et des prières, mêlés au bruit des vents, des tempêtes de sable, des gémissements des chameaux. Le croira-t-on ? des hommes de la caravane tuent exprès un chameau *pour se partager l'eau contenue dans son estomac*. Voilà donc le sort de cet animal infatigable, présent du ciel, lui qui restera jusqu'à une semaine sans s'abreuver, portant sur lui et en lui l'eau qui doit désaltérer les voyageurs !

Quelquefois, quand ils sentent l'approche des puits, les chameaux deviennent indomptables ; puis ils se disputent entre eux à qui avalera le sable, un peu frais, qu'on en retire avant d'arriver jusqu'à l'eau.

A tant de misères, ajoutez la déception du mirage et celle des puits, qu'après des jours de recherches on retrouve, mais desséchés ; ajoutez les vexations, les outrages de toute sorte supportés par notre voyageur, qu'on affecte souvent, malgré toutes ses précautions, de confondre avec un chrétien ; puis les trahisons de ses guides et le tourment de l'incertitude, et vous n'aurez qu'une faible esquisse de tout ce qu'il a dû souffrir avant de sortir du Sahara !

Au milieu de ce pénible récit, presque stérile pour la géographie, comme le désert lui-même, qu'il me soit permis de faire une remarque qui lui est un peu moins étrangère : ne voit-on pas tous les jours évaluer

les journées des caravanes sans distinction de celles qui sont légèrement ou pesamment chargées, plus ou moins nombreuses, plus ou moins long-temps en marche, ou enfin retardées par des accidents ? Et cependant il faut assigner avec quelque approximation la distance des lieux, de ces lieux où il est si difficile de transporter des instruments, et presque impossible de s'en servir. On est réduit à employer la méthode des moyens termes, d'atténuer les erreurs par la compensation. Nous en usons tous ainsi, quand il faut tracer les marchés du désert, et que nous avons à construire des itinéraires de journées. Mais qu'on réfléchisse à l'énorme inégalité des termes. Pendant le premier tiers de la route, une caravane ordinaire fera aisément 2 milles à 2 milles $\frac{1}{2}$ à l'heure; pendant le dernier, elle ne fera plus qu'un mille; quelle moyenne établir entre des termes si différents ? C'est ce qui est arrivé dans le voyage du Sahara. Il a fallu tenir compte de toutes ces circonstances en traçant les lignes de route de l'itinéraire. Les nombreuses remarques de notre intelligent voyageur ont singulièrement aidé à ce travail, en même temps qu'elles témoignaient de sa sagacité.

Près de soixante-dix jours s'étaient écoulés depuis le départ de Temboctou; la caravane était enfin arrivée dans le territoire de Draï et d'El-Harib. Les nomades Berbers, du revers méridional de l'Atlas, faisaient des incursions fréquentes. Ces hommes rendent les Maures mêmes tributaires; ce sont eux qui, en réalité, tiennent les portes de ce côté de l'Afrique. Ils se chargent eux-mêmes du transport des marchandises venant de Soudan, et destinées pour le Tafilet ou pour Mogador. Nous devons à Caillié sur ce sujet un grand nombre de notions utiles et neuves. Tout voyageur les lira

avec fruit dans sa relation, pour se guider dans ces lieux et parmi ces peuples si peu connus.

Bientôt il franchit un des cols de l'Atlas ; en trois ou quatre jours il atteint Fez, l'ancienne capitale du Maroc. Plus il approchait du Maroc, et plus il sentait la nécessité de soutenir son rôle d'Arabe d'Égypte, retournant dans sa patrie par Alger, et se disposant au pèlerinage de la Mecque ; mais comment le concilier avec son projet d'arriver à Rabat, Larache ou Tanger ? S'il se portait à l'ouest il devenait suspect, il était découvert et courait un nouveau péril. Son étoile, je veux dire son intelligence, le guide encore cette fois : « S'il veut, dit-il, aller à Maroc, c'est pour exposer son infortune à l'empereur et invoquer sa protection ; le sultan ne sera pas insensible à de si longs malheurs, et lui donnera le moyen de gagner Alger et Alexandrie. »

Après avoir pendant trois jours parcouru et observé la célèbre ville de Fez, il tourne brusquement à l'ouest pour atteindre le port de l'Océan le plus voisin. Il se rend à Mequinaz, et dès le lendemain se met en route pour Rabat, à pied, le sac sur le dos ; mais ses jambes ne pouvaient plus le porter ; il loue un âne et un guide, et arrive sans autre aventure à Rabat. Il cherche et découvre, par un habile stratagème, la demeure du représentant de la France ; mais ce prétendu agent français n'est qu'un juif ignorant qui le congédie sans autre marque d'intérêt. Ne sachant que devenir, il cherche un refuge dans un cimetière voisin. Pendant quinze jours il vit dans la plus grande détresse et se décide à écrire au consul général à Maroc, puis au vice-consul à Tanger. Le 27 septembre il profite d'une occasion pour se rendre à cette dernière ville, où il entre enfin le 7 à la nuit.

Comment, sans éveiller le soupçon, demander aux habitants la maison du consul français ? La situation était des plus difficiles. Le jour venu, il se rend à l'hôtel de la résidence anglaise. Là il apprend l'adresse de notre agent consulaire : la porte est ouverte, il s'y glisse habilement sans être aperçu. Cet agent était heureusement M. Delaporte, notre collègue, le même à qui j'avais, quatre ans auparavant, envoyé le programme du voyage à Temboctou. Le misérable, couvert de haillons, le mendiant que venait de repousser avec dégoût, presque avec horreur, un domestique du consul anglais, tant son aspect était sale et rebutant, dès qu'il se dit Français, M. Delaporte l'embrasse avec effusion, et lui prodigue le plus généreux accueil.

Tout danger semblait évanoui ; mais il s'en fallait bien qu'il fût facile d'échapper aux recherches, ni de quitter cet asile pour s'embarquer. Pour écarter tous les soupçons, il lui fallut sortir à l'instant même du consulat, reprendre la vie de Maure, annoncer aux gens qui l'avaient vu arriver, qu'il allait partir pour Alger ; puis errer trois jours dans la ville jusqu'à ce qu'enfin M. Delaporte eût trouvé le moyen de le placer en lieu sûr. Avec quelle joie Gaillié dépose le costume ou plutôt les lambeaux de costume arabe ! avec quel bonheur il rentre dans la vie européenne, il savoure la conversation d'un homme lettré comme M. Delaporte, si distingué par son savoir, par sa bonté, par un caractère noble et élevé !

Mais ce bien-être, si nouveau pour lui, après cinq cent vingt-huit jours des plus violentes épreuves, ne pouvait suffire à rétablir une santé altérée si profondément ; la fièvre ne le quittait point. Toutefois il mettait ses notes en ordre, et pendant ce temps,

le commandant de notre station à Cadi répondait à la demande que M. Delaporte lui avait adressée pour avoir un bâtiment. C'est le 28 qu'il s'embarqua sur la goëlette, et le 8 octobre qu'il arriva à Toulon, toujours sous le poids d'une fièvre continue, mais heureux de toucher le sol de la patrie, mais fier de lui apporter en tribut une glorieuse découverte, de l'avoir faite avec ses seuls moyens, sans aucun secours étranger.

On trouvera dans le troisième volume de son voyage le récit des circonstances qui ont suivi son retour. Je passai au jour même de son arrivée à Paris. Ce moment était bien critique pour lui. Il entra chez le correspondant de M. Delaporte (9), avec une lettre d'introduction : c'était le 8 novembre. L'incertitude de l'un est égale à l'inquiétude de l'autre : quelle preuve a-t-il de sa sincérité ? Sans aucun autre témoignage que le sien propre, comment inspirer quelque degré de confiance ? Malgré des questions pressantes, ou plutôt un rigoureux interrogatoire, il n'hésite point, il n'oublie rien ; il est ferme sur les noms des lieux, sur les dates ; il répète au bout de six heures les mêmes détails, sans varier, sur Temboctou comme sur Jenné, sur le haut pays de Fouta-Dhialon comme sur le cours du grand fleuve, et sur le désert. Bien mieux, il donne, sans les chercher, les mots du dialecte de Temboctou, tous semblables à ceux que le major Denham avait recueillis pendant son mémorable voyage. Il répond sur les rivières, les montagnes, les distances, les directions ; sur la population, le commerce, les mœurs et les coutumes ; sur les animaux, les plantes et les productions. Que dis-je ? il montre, il dépose ses notes originales au crayon, ces notes écrites secrètement au désert, sous son

manteau d'Arabe, derrière les huissons et les rochers ; ensuite, une série de vocabulaires, puis toute sa relation, transcrite à Tanger et à Toulon. Comment expliquer d'ailleurs son retour par Rabat (quand on est sûr de son départ de Kakondy), sans admettre sa traversée du Sahara ? La simplicité, la candeur et tous les caractères de la vérité accompagnaient chaque parole de son récit ; le doute n'était plus permis : dans la journée même la découverte est proclamée ; c'est la nouvelle du jour.

La Société de géographie, les ministres, l'Institut, en sont instruits ; leurs secours ou leurs suffrages sont acquis au voyageur ; il obtient le prix, et il reçoit la couronne, ici même, le 5 décembre 1828, des mains du ministre de la marine, M. Hyde de Neuville, alors notre président, qui l'avait déjà comblé des marques de sa généreuse bienveillance (10). Bientôt le ministre le fait nommer membre de la Légion d'Honneur et agent de France à Bamako, sur le Dhioliba, sans résidence obligée. Enfin il reçoit le prix spécial de la Société de géographie pour la découverte la plus importante de l'année 1828. Un an était à peine écoulé qu'il publiait son voyage en 3 volumes.

La vie de René Caillié a été telle qu'on pourrait la réduire à ces douze années de voyages. Il semble donc que son biographe, arrivé au triomphe dont il vient de rendre compte, n'a plus qu'à terminer son récit ; aussi n'ajouterai-je plus que peu de mots. En 1830, le voyageur unit son sort à Eugénie-Caroline Tétu, et en eut quatre enfants ; dans cette alliance il trouva un bonheur sans mélange. Il acheta, de ses économies, une petite propriété à Beurlay, dans le départ-

lément de la Charente-Inférieure (11), qu'il échangea plus tard contre une autre dans le même département, au hameau de La Badère (12). C'est là qu'il se livra au rude métier de l'agriculture, avec la même ardeur, avec la même persévérance que celle qu'il avait déployée dans le cours de ses voyages; il y eut également réussi, et déjà ce modeste domaine s'était grandement amélioré, enrichi et assaini. La confiance et l'estime générale qu'il inspirait l'avaient fait nommer maire du lieu. C'est là qu'au sein d'un repos si chèrement acheté, plus riche de considération que d'argent, le souvenir de ce qu'il avait laissé à faire, le regret de n'avoir pas fait davantage, la pensée d'un service plus grand encore qu'il pouvait rendre à son pays, ne cessaient de l'occuper et d'agiter sa vie. Il voulait sans doute, par son travail, procurer une existence plus douce à sa famille; mais il voulait aussi, en quittant son humble retraite pour de nouveaux hasards, acquérir de nouveaux et plus grands titres à l'estime publique; et par suite faire à ses enfants un sort plus heureux. Toute sa correspondance de La Badère ne respire qu'une pensée, celle d'aller à Bamakou, et, sinon d'y établir une résidence; du moins de mieux étudier cette contrée si riche; de visiter les mines de Bouré, et de faire connaître à fond tout ce pays si intéressant pour nos possessions (13). Le regret qu'il éprouva de ne pouvoir obtenir cette mission se peignait dans ses lettres de la manière la plus vive. Il répond à toutes les objections; il écarte les conseils d'une prudence qu'il appelle timide, et multiplie ses efforts, ses démarches pour parvenir à l'exécution d'un projet caressé depuis dix ans. C'est au milieu de ces nobles pensées qu'il est subitement atteint par une crise fatale, suite de la ma-

ladie qu'il avait gagnée en Afrique; en peu de jours (14), il est enlevé à sa famille, à ses amis, à la Société de géographie, qui l'avait en quelque sorte adopté.

Plus d'un glorieux hommage lui a été rendu avant ce jour. Si, après les éloquents paroles du nouvel éditeur des *Lettres édifiantes* (15), on pouvait citer quelque chose, je parlerais des regrets que sa fin précoce a excités dans son pays; des pleurs qu'elle a fait verser de tous les yeux. C'est encore là l'expression éloquente du sentiment qu'a su inspirer cet homme, distingué par des qualités rares! Il lui a manqué seulement une instruction étendue, et des études autres que celles qu'il avait pu faire : exemple frappant, argument bien fort en faveur des partisans de la nécessité de l'éducation universelle, depuis l'habitant des villes, jusqu'au pâtre et au plus humble individu des hameaux! Qui pourrait douter que l'instruction, alliée à sa fermeté héroïque, à sa persévérance insatiable, à sa volonté de fer, aurait fait de René Caillié un homme de haute distinction? C'est cette même force de caractère, cause première de son succès, qu'il déployait dans ses travaux agricoles. Il espérait, par un bon système de dessèchement et un travail sans relâche, doubler de valeur son petit domaine. Ce reste de vie que lui avaient laissé ses voyages, il le consacrait à la culture, sans s'occuper de l'affection malade qu'il avait rapportée du désert.

Il a voulu que ses restes fussent transportés à Pont-Labbé, arrondissement de Saintes, bourg distant d'une lieue, sous la garde en quelque sorte du maire de l'endroit, M. Corbinaud, l'un de ses amis. Un autre de ses vœux était qu'on fit connaître sa vie; c'est le triste devoir que je remplis en ce moment. Ainsi s'est éteint, presque tout d'un coup, René Caillié, âgé de trente-huit ans et demi

seulement. La nouvelle de sa mort a été le signal d'un deuil universel; la foule se pressait à cette marche funèbre; les hommes les plus marquants du pays s'y étaient joints avec empressement. On a vu, même dans cette capitale, où chaque jour enlève une de nos gloires, où une grande perte est vite effacée par une autre encore plus grande, on a vu éclater des sentiments de douleur. Des hommes d'un esprit élevé ont mêlé leurs regrets à ceux de la famille et des amis: un signalé service rendu au pays, une fleur de plus attachée à la couronne de l'honneur national, ne peuvent laisser indifférent le véritable homme d'Etat. C'est avec plus de satisfaction que d'étonnement qu'on a vu le ministre qui, en ce jour, préside à nos travaux, donner le premier le signal d'une touchante sympathie, et réclamer la protection royale pour une famille que la perte de son chef plonge dans la détresse. Des cinq enfants du voyageur, l'un a été adopté par l'Etat, d'autres le seront plus tard, et sa veuve aura quelque part à la munificence publique. Pour dernier hommage à sa mémoire, un modeste monument, ou plutôt une simple tombe sera élevée à Pont-Labbé.

Puisse cette fin précocce, cette vie presque ignorée, et le trop long ajournement d'une récompense nationale, récompense qui l'aurait tant flatté et qui aurait été justice, ne pas éloigner de la carrière des découvertes les jeunes Français prêts à y entrer! Nous l'espérons, aujourd'hui qu'une ère de protection est arrivée pour ceux qui s'aventurent dans les pays lointains. Le gouvernement leur prodigue toutes sortes de secours et d'encouragements; l'Institut, le Museum, la Société de géographie, toutes sortes de directions, d'appuis et de conseils. Pour ne parler que de l'Afrique, à peine deux de nos hardis compatriotes, MM. Combes et Tamisier,

ont-ils franchi les plateaux de l'Abyssinie, que quatre autres Français se pressent sur leurs pas, et voici que trois nouveaux voyageurs ont obtenu l'honneur de les suivre. Au-delà, entre les deux Nils, nous voyons encore trois ingénieurs français, profitant du hardi voyage de Mohammed Aly jusqu'au Fazoql, partir pour observer ces lieux que M. Frédéric Cailliaud nous a fait connaître et a décrits le premier, et accomplir en trente jours des marches de quatre mois. Du côté de la mer, l'Angleterre embrasse en quelque sorte ces mêmes régions; elle a l'œil et le pied sur les deux rives du golfe arabe. Français, Suisses, Anglais, Allemands, Autrichiens, tous remontent le grand fleuve et en cherchent la tête. On dirait que l'Europe s'est donné rendez-vous au N.-E. de l'Afrique afin d'assister au réveil de la région du Nil et de prendre part à l'émancipation d'une grande partie de la race humaine. C'est à qui atteindra le premier ces sources mystérieuses que, jusqu'ici, nul n'a vues. Encore quelques années, et les grands problèmes de l'Afrique centrale seront résolus, les variétés de races qui l'habitent seront connues; l'on saura si la mer intérieure a un écoulement, et aussi quelles eaux l'alimentent, et quelles se jettent dans le Quorra et dans la mer de Guinée. Les nombreux dialectes des peuplades intertropicales sur ce continent seront comparés et appréciés; les ouvrages de l'homme sur toute la terre seront successivement étudiés et rapprochés; l'ethnographie sera devenue inséparable de la géographie dont elle est l'âme et la fin véritable; enfin; l'esprit philosophique, rompant avec l'esprit de système et quittant désormais la région des nuages, prendra son point d'appui sur des bases inébranlables.

JOMARD.